

## « Et si je t'offrais le cirque ? »

C'était à l'automne de l'année 1992. Un automne très doux, peu avant les vendanges. Nous allâmes à Nîmes, découvrir « Il Florilégio di Darix Togni », chaleureusement recommandé par des amis grands amateurs de cirque. Ce nom était à lui seul une sorte de Haïku... En révélant l'émotion de l'instant qui passe, surprend ou émerveille, la fulgurance du poème japonais cristallise l'essence même de la vie des saltimbanques.

Nous tombâmes en amour pour ce petit cirque familial où depuis les roulottes en bois peintes rouge et or aux vénus noires des torchères vénitiennes éclairant les chevaux sculptés des frontons, tout était pensé pour créer l'émerveillement du spectateur franchissant les portes intemporelles du cirque.

Sous le chapiteau étoilé, la nuit s'était inclinée. Ce soir là, comme tous les soirs de leur vie, Livio, Corrado, Davio et leur famille sont entrés en piste et... dans notre légende. Les frères Togni qui bientôt nous deviendraient familiers, jonglaient, domptaient des tigres, se métamorphosaient en fiers cavaliers de Haute École, en divas clownesques, ou en intrépides jeunes-hommes au trapèze volant ! Dans le cercle magique des lumières de la piste, nous avions conscience d'assister à la mise en espace, à la fois sauvage et délicate, d'un art de vivre qui faisait écho aux belles histoires de notre humanité.

À notre retour, nos yeux brillaient si fort que pour un peu, nous n'aurions pas eu besoin des phares de la voiture pour éclairer la route. C'est alors qu'Antoine prononça la petite phrase enchantée : « Et si je t'offrais le cirque ? » Et il le fit ! Le lendemain, nous propositions à Livio Togni de les accompagner dans leurs voyages. Nous ne lui demandions qu'une seule chose : nous permettre d'assister à toutes les représentations sans bourse délier. Il réfléchit un long moment qui nous laissa suspendus à son souffle comme les trapézistes à l'instant du saut périlleux. Enfin, il accepta pour notre plus grande joie.

Nous n'avions pas un sou vaillant pour financer une telle aventure mais la voiture d'Antoine avait un coffre généreux. En rabattant les sièges arrières, elle pouvait accueillir un matelas qui, à son tour, pouvait accueillir deux personnes que ne rebuterait pas le fait de dormir enlacées ; aussi nous prîmes l'habitude délicieuse de nous assoupir dans l'enceinte du cirque, à la lisière du réel.

Konica venait de créer une nouvelle pellicule appelé Konica 3200. Elle avait un grain particulier, très sensible à la lumière qui la rendait difficile à utiliser, et peu de photographes savaient la faire chanter. Nous l'ignorions encore, mais Antoine était de ceux-là. Nous allâmes au siège de Konica, à Paris, montrer timidement quelques photos dans l'espoir de les convaincre de nous offrir cette singulière pellicule qui pourrait nous assurer la liberté financière qu'exigeait l'aventure. Ce fut au-delà de nos espérances ! Non seulement, nous repartîmes avec trois sacs à dos de pellicules, mais l'assurance de tirages gratuits en échange de quelques expositions sur les stands Konica.

Antoine était aux anges ! Il voyait désormais dans son ciel un horizon encore vierge où il pourrait immortaliser l'empreinte de leur envol. En capturant l'instant magique des artistes de cirque, lui, l'enchanteur, le conteur, allait puiser au cœur de sa vérité.

Une année entière, notre vie fut scandée par ces rendez-vous que nous avions avec le Florilégio. À Florence, les jeux des enfants de la balle se mêlaient aux sourires des anges musiciens du Rosso. La beauté se mérite. Une nuit à Bruxelles, nous entendîmes le chœur de la pluie noyer l'endurance des hommes au démontage du chapiteau. Peu à peu, nous apprîmes à nous faire accepter par cette tribu de nomades flamboyants qui, de toute éternité, semblaient à la merci des tempêtes, du soleil, des préjugés, mais se savaient aussi les Maîtres de nos rêves. Les photos d'Antoine n'étaient pas étrangères à ce phénomène d'acceptation, et nous apprécions avec délectation, le petit verre de Grappa ou le sourire en sueur de la belle acrobate après son numéro. Sancho Pança attentif, je suivais Antoine, ce ludion inspiré, portant ses appareils, veillant à lui tendre celui qui conviendrait à l'instant T, changeant les pellicules à l'aveugle, tremblant d'oublier ce satané bouchon obstruant l'objectif... Ce qui m'arriva quelquefois ! Dans notre numéro, Antoine était le voltigeur et moi, définitivement, le porteur de son œuvre.

Ce fut un soir aux Pays-Bas, dans la jolie ville de La Haye que le chardonneret du prince Fabritius s'envola de son tableau...

Le jeune Rudy avait l'âge d'exécuter son premier triple saut périlleux en public. Le chapiteau était noir de monde et les spectateurs n'étaient pas dans le secret des dieux. J'observais la silhouette de sa mère, blottie discrètement derrière une colonne. Sa prière s'élevait, vibrante, silencieuse, vers le grand lustre solaire où elle allait voir son fils voler à contre-jour. Au dessus de la piste, les voltigeurs défiaient la pesanteur. La musique et les couleurs vives de leurs costumes, renforçaient l'illusion de légèreté, escamotant l'exploit physique des athlètes. Puis ce fut le roulement de tambour, l'impulsion donnée au trapèze. Rudy s'élança dans les airs, tandis que dans un mouvement de balancier, son cousin Davio lui tendait les bras. Un cri monta de la foule : le rendez-vous avait échoué, le jeune-homme était tombé. Trois fois il recommença. Les mains ouvertes se refermaient sur le vide, puis la chute, le filet... Mais toujours, Rudy remontait l'échelle de sa vie, et les gens applaudissaient ce jeune Icare obstiné qui refusait la malédiction du soleil. Sous le chapiteau, un élan d'amour s'éleva du public jusqu'à lui ; plus rien ne comptait que la réussite de ce jeune-homme qui une heure auparavant leur était inconnu.

Je regardai Antoine, à l'affût, en équilibre sur le bord d'une travée, et je compris son défi. Le jeune-homme allait réussir et lui se devait de saisir son instant d'éternité. Une fraction de seconde, j'eus l'impression qu'il s'élançait dans le vide avec Rudy et quand les mains s'atteignirent enfin, malgré l'ovation du public, j'entendis le petit déclic de l'appareil photo qui venait de sanctifier l'exploit. Antoine se tourna vers moi, l'œil brillant, heureux de ce torrent d'applaudissements qui ne lui était pas destiné.

En 1992, je venais d'avoir trente ans, et deux petits grains de plus tombés du sablier venaient d'affiner la taille de ma vie... Cette année-là, le Florilégio di Darix Togni fut mon cadeau d'anniversaire.

**Viviane Montagnon.**